



Albert Sottiaux

L'Odyssée du diamant jaune des Romanoff



À ma maman
Un immense merci à mon amie Anne Mottet

Chapitre 1

Je m'appelle Valentina, je suis d'origine russe et je suis née aux États-Unis. Je ressemble à une quinquagénaire physiquement, mais mon âge réel est plus proche de la soixantaine, je l'avoue. Je suis célibataire et sans enfant. Mon physique sans être déplaisant ne m'a jamais autorisé à me trouver jolie. Mes cheveux autrefois blonds ont grisonnés. Mes yeux bleus sont les seuls avantages physiques qui à mon avis la nature m'a gratifié.

J'ai une vie sans histoire, plutôt même une vie assez banale. Plutôt d'une nature solitaire et taciturne, je n'ai pas vraiment rencontré la personne qui aurait pu illuminer mon existence.

Il y a deux ans, je suis venue en France pour retrouver ma grand-mère que je n'avais jamais vue. Je n'ai pas le don d'écrire, c'est pourquoi j'ai demandé à un ami de le faire pour moi. Je lui ai raconté ce que je souhaitais, et Albert S. a accepté de m'écouter et d'essayer de coucher sur papier ce qui me tenait tant à cœur.

Au départ, il a cru que c'était ma vie que j'allais lui raconter, mais il a très vite été surprit par le récit que je lui ai conté.

Nous avons passé des heures sur internet à apprendre à nous connaître et ensuite nous comprendre, nos attentes aussi ont partagés nos confessions.

Sans internet, je n'aurais jamais connu Albert S, et sans doute jamais l'histoire qui va suivre n'aurait été écrite.

Nous avons échangé des photos, des souvenirs qui n'ont pas de place ici. Pour être brève, nous sommes devenus de vrais amis, même si nous ne nous sommes jamais rencontrés réellement.

L'histoire qui va suivre est l'histoire de ma famille et pour être plus précise le récit de la vie de ma mère et de la vie tumultueuse de ma grand-mère maternelle.

Il y a deux ans donc, je suis venue en France pour rencontrer pour la première fois ma grand-mère. Celle-ci était très âgée, elle avait 95 ans. Ma maman, m'avait déjà beaucoup parlé d'elle, mais il y avait des points obscurs dans les souvenirs et les récits de ma mère. Je voulais en savoir plus.

Je suis donc arrivée dans un petit village que je ne citerais pas ici pour des raisons qui ne regardent que moi.

La maison de ma grand-mère se situait à la campagne, ce genre d'endroit proche de la mer et qui semble oublié du temps. Ma maman écrivait souvent des lettres et en recevait régulièrement de cette France

profonde. Un jour ma mère est décédée après une longue maladie dans sa petite maison de Denver, elle allait avoir quatre-vingt ans. Pendant un peu plus de trois ans, je me suis occupé d'elle. Puis dans une nuit d'hiver, elle s'est éteinte comme une bougie dans mes bras, l'air apaisé de comprendre que ses souffrances étaient sur le point de se terminer.

Je ne pouvais pas annoncer cette nouvelle par courrier à une dame presque centenaire. Le chagrin que j'éprouvais, je voulais le partager avec la seule personne de ma famille qui me restait sur terre. Et même si cette vieille dame m'était inconnue, j'étais certaine que nos retrouvailles nous rendraient plus fortes face à ce drame.

Après l'enterrement de ma maman, et les formalités administratives solutionnées. J'ai appris que j'héritais d'une somme assez rondelette ainsi que d'une maison en France. L'habitation de ma grand-mère que ma maman lui avait achetée et que j'expliquerais plus tard. Je ne comprenais pas que ces deux êtres apparemment si proches puissent vivre si éloignées l'une de l'autre. Là aussi je voulais trouver une réponse parmi les centaines qui me préoccupaient.

Je quitterais Denver dans un de ces bus qui sillonnent les grandes villes des Etats-Unis pour rejoindre New York.

Les 2600 kilomètres qui séparent ces deux villes allaient être longs, mais avant de prendre l'avion pour l'Europe je préférais la route. Cela me laisserait le

temps de remettre de l'ordre dans mes idées et de refaire le point, ainsi que d'imaginer comment j'annoncerais le décès de maman à ma grand-mère.

Je pris mon billet à la gare autoroutière. L'employée qui me le délivra n'était pas particulièrement affable. Il faut avouer que passer des heures derrière une vitre et voir des voyageurs partir pour les quatre coins du pays ne devait pas être particulièrement excitant.

Je lui donnais les dollars qui couvraient le prix du billet de transport et un coupon me fut délivré. Mon bus partait quatre heures plus tard. Temporary station avait une énorme salle d'attente, ce qui me permit de m'étendre un peu sur la banquette avant ce long voyage. J'avais mis mes bagages à la consigne, j'avais juste conservé à portée de main un sac avec un sandwich, une bouteille d'eau et quelques objets de premières utilités. Mon argent était disposé dans une ceinture secrète autour de ma taille, j'avais juste quelques dollars pour les frais de route dans mon portefeuille. La salle d'attente était assez déserte à cette heure matinale. Tout le monde dormait, une voix off annonçait les départs. Cela ne m'empêcha pas de rapidement trouver le sommeil sur la banquette de bois inconfortable.

*

* *

Il était 7 heures quand la voix du haut-parleur annonça le bus de New York. Je récupérais mes bagages à la consigne et suivais les autres passagers qui se dirigeaient vers le quai d'embarquement. Il n'y avait pas la grosse foule, juste quelques hommes de couleurs solitaires, un homme d'affaire en costume trois pièces qui jurait vraiment vis à vis des tenues décontractées des autres passagers, et quelques couples d'américains obèses. Je pris place dans le milieu du véhicule sur le fauteuil près de la vitre. L'homme d'affaire s'assit sur l'un des fauteuils de l'autre côté du car en vis à vis de mon siège. Visiblement, cet homme n'allait pas rester sans essayer de lier connaissance. Quand tout le monde fut installé, le chauffeur prit le micro et se présenta : « Bienvenue à bord, je suis Will l'un de vos chauffeurs, mon collègue me remplacera à St Louis. Nos arrêts se feront toutes les deux heures sauf besoin urgent, qui j'espère ne seront pas trop fréquents ». Tout le monde rigolait, Will prit place derrière le volant et lança son moteur, ferma les portes puis se dégagea du quai pour rejoindre la route.

Durant les premières minutes, tout le monde regardait les faubourgs de Denver, les kilomètres dispersaient de plus en plus les habitations pour laisser place aux paysages naturels.

L'homme d'affaire ne tarda pas à me parler.

– « Bonjour Madame, comme nous allons passer quelques heures ensemble souhaitez-vous que nous bavardions un peu ? ».

Pour seule réponse je lui souris.

L'homme était plutôt bel homme et son sourire ne pouvait inspirer que de la sympathie.

– « Je me présente John Smith, je suis agent commercial. ».

Visiblement ce monsieur avait du bagout et savait parler.

– « Enchantée, Monsieur Smith, moi c'est Valentina Kubareksi ».

– « Russe ? » me demandât-il.

J'opinais de la tête pour toute réponse

L'homme me raconta sa vie, ses déboires et ses joies.

Je ponctuais parfois son monologue pas des oui, non, ha bon... Le genre de conversation inintéressante, mais qui permet de passer le temps quand on a rien d'autre à faire.

Pour varier un peu je répétais le dernier mot de ses phrases, ce qui a comme tout le monde le sait le don de relancer l'interlocuteur sur sa lancée. Pour ceux qui en doute, essayez, vous verrez. Je jouais parfois à ce jeu idiot quand je me retrouvais dans une ou l'autre assemblée. Si un personne vous dit par exemple : « Je reviens de New York », vous lui répondez « New York.. », systématiquement il va se relancer dans un descriptif de la ville. Ce jeu me fait toujours beaucoup rire. Mais devant Monsieur Smith, je m'abstins d'exprimer mon amusement.

Puis vint l'interrogatoire. Je lui répondis évasivement à la multitude de questions qu'il me

posa. A la différence de mon interlocuteur, je n'aimais pas étaler ma vie à un inconnu. Je lui confiais juste la destination de mon voyage

– « Vous allez en France ? C'est superbe la France, j'y ai été il y a des années... ».

Ce nouveau sujet de discussion ranima son monologue jusqu'à la première pause pipi. Je profitais de cet arrêt pour me rafraichir un peu et pour acheter quelques sachets de chips et des barres chocolatées à grignoter dans le shop de la station service. John après être passé par les lavatoires me proposa un café que j'acceptais. Un quart d'heure plus tard le chauffeur qui prit la relève de Will rappela les voyageurs par un coup de klaxon qui fit sursauter tout le monde. John vint s'asseoir à côté de moi, je trouvais cette attitude un peu leste mais bon, je ne pouvais pas l'en empêcher. Contrairement à ce que je redoutais il resta plutôt silencieux. Le bus reprit la route, je posais la tête sur la vitre et je sentais mes yeux se fermer doucement. A peine assoupie, la main de John se posa sur mon genou. Je ne bougeais pas, histoire de voir jusqu'où ce coquin abuserait de mon assoupissement.

Quelques minutes se passèrent, il ne bougeait plus un doigt. J'imaginai même que lui aussi s'assoupissait et que sa main s'était posée sur mon genou dans un demi-sommeil. Un geste bien innocent somme toute...

Je sentais le sommeil me regagner à nouveau quand la main de mon voisin de bus passa sous ma

jupe, très lentement elle quittait ma rotule et montait jusqu'au milieu de ma cuisse.

– « Vous comptez remonter comme ça jusqu'ou ? » lui lançais-je et le braquant du regard.

Il retira sa main et bafouilla : « Je vous prie de m'excuser Valentina, mais vous sentir si proche de moi m'a fait perdre la tête, votre parfum, votre chaleur... ».

– « C'est bientôt fini ! » le coupais je

– « Laissez-moi tranquille, ou alors regagnez votre place de l'autre côté du couloir si vous ne savez pas vous tenir ».

Il ne broncha pas, la tête baissée comme un enfant que l'on gronde, son air penaud me toucha presque.

Un petit moment plus tard, il osa relever les yeux et me demanda : « Je descend à St Louis, vous ne voudriez pas venir prendre un café avec moi, je serais prêt à tout pour que vous pardonniez mon audace, vous pourriez même prendre le prochain bus... ».

– « Non, mais vous avez l'habitude de sauter sur tout ce qui bouge ou quoi ? Vous me prenez pour qui ? ». L'insistance de John commençait vraiment à m'irriter.

Constatant mon refus il se referma dans un mutisme complet. Le reste du voyage se passa sans incident. J'avais commencé la lecture d'un roman que j'entre coupais par de petits sommes très brefs.

A l'approche de St Louis, John me salua et me souhaita bon voyage, le bus s'arrêta à la gare autoroutière.

Beaucoup de voyageurs de levèrent et descendirent du véhicule. Je pouvais voir la haute silhouette de John s'éloigner et s'apprêter à sortir du bus. Je le regardais par la vitre s'éloigner sur le quai quand un événement inattendu se produisit. Une douzaine de policiers entourèrent John, le revolver au poing. Celui-ci leva les mains, l'un des flics lui passa les menottes et on l'embarqua dans un véhicule de police en lui tenant la tête lors du transit.

Que s'était-il passé pour que John soit ainsi arrêté, tout les témoins se posaient la question.

Certains me demandaient même si je connaissais mon compagnon de voyage. Je les rassurais en leurs disant que je ne connaissais pas du tout cet individu, sans mentionner notre mésaventure...

Je savais que John devait certainement être un homme bizarre mais être pris à partie par la police me troublait beaucoup...

Je devais en apprendre plus sur lui par la presse du lendemain.

Mon voisin de bus était en fait recherché pour viol et meurtre multiples.

Si j'ai raconté cette histoire à mon ami écrivain d'internet Albert S. c'est que c'est un événement qui a troublé ma vie. John n'a rien à voir dans le récit qui va suivre mais dans ma petite vie tranquille, je n'avais jamais côtoyé un assassin. Mon existence par rapport à ce que j'allais découvrir avec ma grand-mère va vous sembler terne, et c'est pour cela que je voulais raconter

une aventure troublante de mon existence, ma rencontre avec John.

C'est Albert S. qui a voulu insérer ce chapitre pour démontrer aux lecteurs qu'avant mon départ de Denver, ma vie n'aurait pas valu la peine d'être écrite.

Le reste du voyage entre St Louis et New York se passa sans problème. Je n'avais jamais vu cette immense métropole et rien que l'arrivée dans la banlieue m'impressionna.

Le bus ne passa pas dans le centre et se dirigea immédiatement vers Kennedy Airport. Des voitures, des bus par centaines se garaient le long des quais de débarquement face à l'énorme structure.

Je n'avais jamais pris l'avion et pour mon baptême de l'air, les événements m'avaient amené vers le plus grand aéroport du monde. L'animation du déchargement des bagages du bus dissolvait un peu mes angoisses du vol.

Je récupérais mes bagages et me dirigeais vers le grand hall d'embarquement. Un coup d'œil sur le panneau lumineux de départ m'indiqua le numéro du check in. Une file assez longue se massait devant les hôtesses qui enregistraient les valises et les malles multicolores.

Quand ce fut enfin à mon tour, l'hôtesse me fit remarquer que j'avais un surplus de bagage, je payai donc la taxe, ce qui me mit à sec pour le liquide que j'avais dans mon portefeuille. Il me restait une heure

avant le décollage, j'en profitais pour aller aux toilettes, me réapprovisionner en billets verts dans ma ceinture secrète.

Après cet approvisionnement de dollars, je rejoins prestement la porte d'embarquement.

Je repris mon livre mais le manque de concentration m'empêcha de poursuivre l'histoire de mon roman. L'arrestation de John m'avait franchement perturbée.

L'embarquement dans le gros Boeing se passa dans un assez grand désordre malgré les suppliques des hôteses qui essayaient d'organiser la foule des passagers. Je n'ai jamais compris l'empressement des gens pour monter dans un avion où les places étaient numérotées, mais les humains sont comme ça, le « moi d'abord » est naturel.

Les moteurs de l'engin tournaient au ralenti. J'atteins mon siège en me contorsionnant autour des indisciplinés qui bloquaient le couloir pour ranger leurs bagages à main sans tenir compte qu'ils bouchaient l'accès des autres. Je me retrouvais près du hublot plutôt à l'avant de l'appareil. Cette position me parut privilégiée, au moins je n'aurais qu'un voisin et je pourrais voir les paysages nuageux pour me laisser aller aux rêveries.

Mon voisin de siège trouva sa place, c'était un français qui regagnait son pays. J'appris plus tard qu'il était chef d'entreprise dans le domaine de la joaillerie.

L'homme me parla un peu mais respecta mes assoupissements et resta plein de discrétion.

L'avion décolla avec quelques minutes de retard.

Huit heures me séparaient de la France.

EXTRAIT

Chapitre 2

Après l'avion et deux heures de trains a grande vitesse, j'hélais un taxi pour me rendre au domicile de ma grand-mère.

Une petite maison sur une falaise face à la mer. Le lierre envahissait la façade et me faisait un peu penser à une maison de poupée. Les vitres étaient formées par de petits vitraux teintés à croisillons. Un banc près de l'entrée permettait de se détendre durant les beaux jours en méditant devant l'immensité maritime. Je me plaisais déjà dans ce décor à la fois champêtre, marin et cosu.

Une petite main enfantine servait de heurtoir de porte pour annoncer l'arrivée des visiteurs.

Je pris la main de l'Angelo et la frappais délicatement par trois petits coups discrets.

Quelques minutes passèrent et j'entendis des petits pas se diriger vers l'huis. Une petite dame aux cheveux blancs et en robe de chambre bariolée de fleurs entrouvrit la porte.

– « Bonjour madame, j’ai fais un long voyage pour vous rencontrer, pourriez-vous me laisser entrer ».

Ma grand-mère, s’écarta et je franchis le seuil.

Elle s’assit et m’interrogea du regard.

– « Je suis la fille de... ».

Ma grand-mère ne me laissa pas terminer : « Valentina !!! », elle se releva en s’agrippant aux accoudoirs du fauteuil. Je m’élançais pour la soutenir. Elle m’agrippa par le cou et se mit a sangloter : « Ma petite ma petite, je ne pensais jamais te voir, j’avais tellement peur de mourir sans voir ton visage... »

Nos larmes se mêlèrent sous nos baisers, la peau ridée de ses joues était la plus douce des soies que je n’avais eu l’occasion de caresser.

Ses mains se posèrent sur mes cheveux, mon visage, mes épaules, ses baisers se posèrent partout sur mon visage.

Je la serrais dans mes bras.

Je la posais dans son fauteuil, ses jambes fragiles ne supportaient plus le poids de son petit corps sous le coup de l’émotion.

Je m’agenouillais près d’elle, notre étreinte n’en finissait plus. Nous avions tellement d’années à rattraper.

Quand enfin nous retrouvâmes notre calme, je lui demandais : » Comment m’as-tu reconnu grand-maman ? ».

Pour toute réponse elle sorti de la poche de sa robe de chambre une photo de ma maman.

Sur le moment j'ai cru que c'était l'une de mes photos, mais le ton sépia du cliché ne pouvait pas être récent.

– « Tu es le portrait de ta maman Valentina... Comment n'aurais-je pas reconnu ma petite fille. Comment va ma petite Natalia ? ».

Je baissais les yeux, je sentis ma gorge se nouer, je n'avais pas trouvé le moyen de lui annoncer la triste nouvelle pendant tout le voyage...

Elle posa la main sur ma tête. – « Je dois bien me douter que si tu es ici sans elle, c'est que tu as quelque chose de difficile à me dire... Ne dis rien ». De nouvelles grosses larmes coulèrent à nouveau sur ses joues. Un long silence se passa, nos mains se rejoignirent.

– « Valentina, j'ai tellement vu de gens mourir dans ma vie que je pensais m'être habituée, mais l'idée de voir ses enfants rejoindre le ciel avant soi, c'est atroce ».

Je ne pouvais rien répondre. Elle avait su m'éviter de lui annoncer la perte de maman. Cette vieille dame était remarquable de lucidité malgré ses 95 ans.

Je me relevais pour lui préparer un peu de café, elle me désigna l'endroit où je pouvais trouver les ustensiles nécessaires pour la préparation du breuvage.

Je la servais dans un service de porcelaine qui se trouvait sur un petit plateau de la déserte de la cuisine.

Après le café je préparais quelques tranches de pain avec de la confiture de cerise que j'avais aperçu en préparant la boisson.

Nous passâmes la soirée à parler de maman.

– « J'aimerais tant te connaître grand-maman, parle moi un peu de toi s'il te plaît... »

– « Il est tard Valentina, après ce long voyage tu dois être épuisée, ta chambre est au premier, moi je dors dans la chambre du rez-de-chaussée près de la cuisine, mes pauvres jambes ne supportent plus les escaliers.

J'embrassais ma grand-mère et l'aidais à rejoindre une petite pièce qui juxtaposait le salon et qui lui servait de chambre.

– « Bonne nuit grand-mère, a demain »...

Je pris mes valises et gravit l'escalier. L'étage comportait trois chambres. Je choisi celle la plus proche des marches.

La chambre que j'avais choisie au hasard était dans le plus pur style breton. De nombreuses photos du passé garnissaient les murs et les étagères, je pus reconnaître des photos de maman et de moi bébé, et des photos plus récentes aussi mais beaucoup d'autres clichés dont les visages m'étaient complètement inconnus. Je m'inquièterais plus tard de qui étaient tout ces personnages.

Je me déshabillais et m'étendis dans les draps de lin : « Je pense que ma nuit va être délicieuse » me surpris-je à dire à voix haute.

Ces retrouvailles m'avaient mis dans un état de bonheur que j'avais rarement connu.

J'étreignis mon polochon et je rejoignis rapidement les bras de Morphée...

*

* *

Le soleil était déjà très haut dans le ciel et la matinée bien avancée quand j'ouvris l'œil. Ma nuit avait été douce, bercée par les bruits lointains de la mer.

Les petits rideaux en Vichy rouge et blanc filtraient maladroitement les puissants rayons lumineux.

J'eus beaucoup de mal pour quitter mon lit douillet. Mon polochon recourbé comme un aimant exerçait une force que je crus magnétique. Je me mis à sourire...

Une petite salle de bain juxtaposait ma chambrette. J'ouvrais ma valise et choisis des vêtements à la fois légers mais malgré tout isolants. Par la fenêtre, je voyais la mer et les moutons blancs qui la parsemaient et me laissaient présager une brise maritime assez soutenue. Mes connaissances sur les degrés de l'échelle de Beaufort ne me permettant pas de graduer la force du vent, les sifflements d'Eole dans les falaises me suffisaient pour opter pour un coupe-vent bien hermétique.

La salle de bain ancienne aux gros robinets de cuivre, à la baignoire longue et massive était surplombée d'une grosse robinetterie munie d'un flexible et surmonté d'un gros pommeau de douche.

Je me douchais et descendis prestement les marches, enveloppée d'une robe de chambre en coton

bouclé. La maison paraissait vide. Ma grand-mère m'attendait silencieusement dans sa bergère à dôme au tissu de soie jaune fleuri de fils dorés. Le dôme du fauteuil cachait presque entièrement la frêle silhouette de la nonagénaire.

J'embrassais mon aïeule sur la joue en la prenant par ses fragiles épaules ossues.

– « Tu as bien dormi ma chérie ? Le café est dans le samovar et ton petit déjeuner est sur la table de la cuisine ».

– « J'ai dormi comme un ange, tu fais du café dans un samovar toi ? ».

– « Oui, je n'ai jamais aimé le thé et le samovar me rappelle la Russie de ma pauvre maman » ricana-t-elle doucement.

Je l'embrassais à nouveau et me dirigeais vers la table de l'office. Je revins au salon avec ma tranche de pain et contemplais la vieille dame avec compassion.

– « Tu as une petite mine grand-mère.. »

– « Ce n'est pas grave Valentina, je n'ai pas beaucoup dormi, trop d'émotion sans doute, et à mon âge le sommeil est presque du temps perdu, je me reposerais bientôt pour l'éternité ».

– « Ne dis pas ça grand-mère... ».

– « Ma petite fille, il y a longtemps que je n'ai plus peur de rejoindre dieu tu sais ».

Je viens m'asseoir dans le fauteuil en face de la majestueuse bergère à dôme : « Je voudrais tant que nous parlions de toi. Maman m'a beaucoup raconté